

Dans un coin de la salle d'honneur, je vois une dizaine de femmes installées par terre et auxquelles une colonelle est en train de parler. Je m'approche. La colonelle est une grande femme en tailleur bleu marine, croix de Lorraine sur le revers, elle a des cheveux blancs bouclés au fer et passés au bleu. Les femmes la regardent, elles ont l'air harassé mais elles écoutent bouche bée ce que dit la colonelle. Autour d'elles traînent des baluchons, des valises ficelées et aussi un petit enfant qui dort sur un baluchon. Elles sont très sales et elles ont le visage décomposé. Deux d'entre elles ont un ventre énorme. Une autre femme officier regarde, un peu à l'écart. Je m'approche d'elle et je lui demande ce qui se passe. Elle me regarde, elle baisse les yeux et dit pudiquement : « Volontaires S.T.O. » La colonelle leur dit de se lever et de la suivre. Elles se lèvent et la suivent. Si elles ont ce visage effrayé c'est qu'elles viennent d'être huées par les femmes de prisonniers de guerre qui attendent à la porte du centre. Il y a quelques jours j'ai assisté à une arrivée de volontaires S.T.O. Ils arrivaient comme les autres, en souriant, puis peu à peu ils ont compris et alors ils ont eu ce même visage décomposé. La colonelle s'adresse à la jeune femme en uniforme qui m'a renseignée, elle montre les femmes du doigt : « Qu'est-ce qu'on en fait ? » L'autre dit : « Je ne sais pas. » La colonelle a dû leur apprendre qu'elles étaient des ordures. Il y en a qui pleurent. Celles qui sont enceintes ont les yeux fixes. La colonelle leur a dit de se rasseoir. Elles se rasseyent. Ce sont pour la plupart des ouvrières, elles ont des mains noircies par l'huile des machines allemandes. Deux d'entre elles sont sans doute des prostituées, elles sont fardées, elles ont les cheveux teints, mais elles ont dû elles aussi travailler aux machines, elles ont les mêmes mains noircies. Un officier de rapatriement arrive : « Qu'est-ce que c'est que ça ? – Volontaires S.T.O. » La voix de la colonelle est aigüe, elle se tourne vers les volontaires et elle menace : « Asseyez-vous et restez tranquilles ... C'est entendu ? Ne croyez pas qu'on va vous laisser partir comme ça... » De sa main elle menace les volontaires. L'officier de rapatriement s'approche du tas de volontaires, il les regarde, et devant elles, les volontaires, il demande à la colonelle : « Avez-vous des ordres ? » La colonelle : « Non, et vous ? – On m'a parlé de six mois de détention. » La colonelle approuve de sa belle tête bouclée : « Ça ne serait pas volé... » L'officier envoie des bouffées de fumée – Camel – au-dessus du tas des volontaires qui suivent la conversation, les yeux hagards : « D'accord ! », et il s'éloigne, jeune, élégant, un homme de cheval, Camel à la main. Les volontaires regardent et guettent une indication quelconque sur le sort qui les attend. Aucune indication.

(Duras, 1985, pp27-29)